

Un héritage québécois

Ann Pearson

Strangers in paradise / Étranglés au Québec?

Volume 31, numéro 3 (183), juin 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31710ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pearson, A. (1989). Un héritage québécois. *Liberté*, 31(3), 4–7.

ANN PEARSON

UN HÉRITAGE QUÉBÉCOIS

La culture anglaise du Québec est unique. De même, ce n'est pas parce que les Acadiens, les Franco-Ontariens, les Franco-Manitobains, les Fransaskois, etc. parlent la même langue qu'ils sont tous semblables. On ne saurait confondre tous les francophones entre eux, car leur culture est enracinée dans la terre et l'histoire de leurs ancêtres. Le Québec est pour eux un foyer culturel important, de la même manière que les anglophones sont conscients de la prééminence de Toronto en tant que foyer de la culture anglaise au pays. Mais nous ne voulons pas tous aller vivre là-bas. Nous refusons d'en adopter toutes les valeurs et subissons non sans peine l'empire d'une définition proprement torontoise de l'identité canadienne, et ce... sur plusieurs plans.

Comme je parle anglais, je profite de la vaste culture anglaise qui nous entoure; mais ma culture propre, en tant qu'anglophone du Québec, se meurt, et plusieurs parmi nous ont l'impression que le Québec est amené à récrire l'histoire en ignorant ou en rejetant dans l'oubli les premières vagues d'immigrants qui s'y sont établis et qui, de concert avec les francophones, ont travaillé au développement de cette province et à l'épanouissement de sa culture. En ne traitant pas toujours la majorité française avec respect, le pouvoir et le capital lui ont porté préjudice. Nous avons le sentiment de payer aujourd'hui pour les torts qui ont été causés, ainsi que pour les menaces technologique et biologique qui pèsent sur le Québec en Amérique du Nord.

Je livre ici, par la truchement de photomontages, un témoignage personnel dans le but de dissiper certains mythes à propos de la culture anglaise. Je ne prétends pas que l'histoire de ma famille est unique. Cette histoire est vieille de cent cinquante ans. Les mariages avec nos voisins français étaient monnaie courante. Parmi ma parenté je compte des Chartrain, des Desaulniers, des Laroche, des Larue, des Duquette, des Primeau, des Hudon, des Authier, comme des Boyden, des Guilfoyle, des Wayland, des Plaxton, des Plunkett Mills, des Farrell Harney et des Pearson. Des Desaulniers et des Duquette ne parlent plus français, ayant émigré aux États-Unis il y a plusieurs générations. Mais il y a aussi des Pearson qui ne parlent plus anglais. Établie dans les Cantons-de-l'Est, la branche des Pearson est surtout française maintenant; cette situation reflète bien les transformations majeures survenues au sein de plusieurs communautés jadis fortement anglaises.



Page précédente: *Le magasin général Pearson, à Richmond, a donné son nom au carrefour («Pearson's Corners»). On pensionnait des cheminots à l'étage supérieur. La maison est toujours là, mais le dépanneur Cabana loge aujourd'hui dans un édifice plus moderne.*

Page 20: *Bien que mon arrière-grand-père et ses fils posent sur la véranda dans des habits de cérémonie, ils étaient tous des travailleurs: menuisier, mécanicien à l'emploi des chemins de fer et commerçant. En médaillon: mon arrière-grand-mère, Sarah Chartrain, qui ne figurait pas sur ce portrait patriarcal.*

Page 33: *Mes tantes et ma grand-mère étaient des femmes d'intérieur, renommées pour leur cuisine. Comme le voulait la coutume, elles affichaient un air solennel et sévère pour les besoins de la photo; en réalité, elles respiraient la gentillesse et la joie de vivre.*

Page 50: *L'image du cimetière de la paroisse Sainte-Bibiane, situé sur la colline qui surplombe Richmond, fait allusion à l'extinction des anglophones dans la région. C'est encore là que nous choisissons d'être portés en terre.*

Page 63: *Les Harney, la branche maternelle de ma famille, se sont probablement installés, à leur arrivée à Montréal, dans le vieux quartier Griffintown. Des rues comme William, Ann, Eleanor et Ottawa fourmillaient de familles irlandaises dont les conditions de vie étaient parmi les pires à Montréal. À l'instar de Saint-Henri, Griffintown a pratiquement disparu.*

Page 74: *La famille de ma mère gagna plus tard le nord de la ville et vécut rues Saint-Urbain, Jeanne-Mance, Waverly, là où s'établissent encore aujourd'hui de nombreuses familles immigrantes.*

Page 92: *À leur retraite, mes grands-parents se sont installés à Châteauguay. Là, la plus jeune des filles épousa un Pri-*

meau, un séduisant fermier des environs, et chaque année le couple partait faire un séjour en Floride.

Nous avons toujours parlé français dans la famille parce que tout, travail, loisirs, amour, nous liait aux francophones. Dans mon enfance, je parlais français à la campagne et surtout anglais à Montréal, sauf avec mes compagnes de jeu. J'ai fait l'expérience de la séparation entre anglophones et francophones lorsque je suis entrée à l'école. C'est principalement dans la vie de tous les jours que j'ai appris le français. Montréal a une longue tradition anglaise et bénéficie aujourd'hui de l'apport d'une variété de cultures. Cette ville a toujours été différente du reste de la province. Je souhaite qu'elle conserve son caractère hétérogène et qu'elle continue à favoriser l'épanouissement des différentes cultures qui ont façonné son histoire.

(traduit par François Bilodeau)

Ann Pearson est photographe. Elle enseigne au collège John Abbott et travaille, comme pigiste, à la production de documentaires.